

PARACHUTISTE UN JOUR...
PILOTE UN AUTRE JOUR

**PARACHUTISTE UN JOUR...
PILOTE UN AUTRE JOUR**

Gilbert KOCH

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est le seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Table des matières

Avant-propos	6
1 ^{er} RPIMA – Bayonne	21
DINAN	39
DJIBOUTI	43
8 ^e RPIMA – Castres	47
ÉCOLE DES TROUPES AÉROPORTÉES	65
2 ^e RPIMA – La Réunion	77
PILOTE	83
COMMANDANT DE BORD	95
AUTRE VIE	141

Avant-propos



Maintenant que ma vie est apaisée, je pense à mon enfance. Je révois la maison longue et grande au bord de la route principale, où le bus s'arrête toujours. C'est dans cette cour que je jouais il y a plus de soixante-dix ans. L'atelier de menuiserie s'y trouve encore. Au fond, je vois la porte métallique qui faisait un bruit crissant et la fenêtre à l'étage où je pouvais apercevoir mon père, debout devant cette ouverture, qui me faisait de grands signes. Il

me suivait du regard et quelquefois il était mécontent car je touchais des outils tranchants que je prenais dans la menuiserie du grand-père, ou bien je jouais avec mon chien qui esquinait mon pantalon en laine avec ses pattes. Ma mère était absente, elle travaillait très loin et partait en autobus très tôt le matin, quand tout le monde dormait encore.

C'était l'été, il faisait chaud. Mathilde, ma mère, n'était pas partie à son travail. Il régnait un silence pesant, on m'obligeait à ne pas faire de bruit, cela m'ennuyait beaucoup. La chambre de mon père était fermée, il ne fallait pas y entrer ; de toute façon, je n'avais pas le droit d'y aller. J'ai compris plus tard que mon père avait une maladie contagieuse. Cette maladie, il l'avait contractée au cours de la Deuxième Guerre mondiale, époque où les jeunes Alsaciens étaient incorporés de force dans l'Armée allemande ; c'était la tuberculose. Ce jour-là, ma grand-mère avait les yeux rouges et mon grand-père semblait abattu. Ma mère, laissant couler ses larmes, me prit sur ses genoux : « Ton papa est parti au ciel, tu ne le reverras plus », me dit-elle avec une voix tremblante.

— Au ciel ? Mais je le reverrai quand j'irai au ciel, moi aussi ?

Elle me serra dans ses bras tout en m'embrassant.

J'ai gardé peu de souvenirs de ces jours-là. Je me revois dans un jardin fleuri où l'on avait enterré

une grande boîte longue en disant : « Les restes de ton papa sont là ; maintenant, il repose. »

Ah ! Il repose, donc il dort ! J'étais soulagé : je le reverrais. Et durant de longs mois, je continuai à lui rendre visite dans ce cimetière, même après l'école. Cela commença à embêter et donner du souci à mon grand-père : « Nous allons retourner dans notre village d'origine, mon petit Gilbert, et nous t'emmènerons, il y a trop de mauvais souvenirs ici. Nous avons perdu trop de jeunes », me répétait-il. Caroline, ma grand-mère au regard bleu, si douce, me rassurait et me serrait contre elle.

Je me plaisais beaucoup dans ce nouveau village. J'étais devenu comme par hasard chef de bande, et le jeudi, je jouais au foot. Evidemment, je me voyais devenir un grand footballeur. Je n'étais pas trop mal classé à l'école communale et raflais de bonnes notes un peu partout. Certains de mes camarades étaient jaloux, mais ils avaient vite compris et devenaient mes copains. D'ailleurs, grand-père disait : « Si une bande se met en travers de ta route, repère le chef et neutralise-le, les autres se rabaisseront et te reconnaîtront comme étant leur nouveau chef. »

Ce conseil m'est resté toute ma vie, et il m'a beaucoup servi durant mon activité de militaire. Je pense souvent à mon grand-père ; il serait heureux de me voir.

Je m'habituais bien à vivre avec mes grands-parents, ma grand-mère était douce et aimante.

J'attendais chaque mois Mathilde à l'arrivée du car qui venait de la ville. Elle était élégante, perchée sur des hauts talons, et tous les copains m'enviaient car j'avais la plus belle des mamans.

Grand-père avait fabriqué une belle luge et, par temps de neige, je lugéais à travers tout le village, nous montions jusqu'au début de la forêt. Cette piste traversait la route nationale, extrêmement dangereuse, mais déjà j'adorais le danger. Evidemment, Mathilde ne le savait pas, elle avait peur de tout.

La forêt tout autour n'avait pas de secret pour moi.

J'accompagnais souvent grand-père à la recherche de bois pour sa menuiserie et pour le chauffage. Il abattait certains arbres, récupérait le bois pour son atelier et le reste servait pour le chauffage. J'adorais fendre le bois avec la hache.

« On va chercher du bois », disait mon grand-père. Comme nous partions pour la journée, grand-mère nous préparait des sandwiches au lard, « d'r Schpek » en alsacien.

Mon grand-père avait connu bien des malheurs. Tous ces morts ces dernières années, tant de fils, cette noyade du plus jeune il y a très longtemps, puis la tuberculose qui avait emporté le dernier. Il se rappelait que ses lointains ancêtres venaient du pays voisin. Ce puits de pétrole avait attiré beaucoup de bras, il avait entendu que tout

cela allait s'arrêter, l'avenir semblait incertain. Heureusement que son Gilbert était bon élève. Il regardait Caroline, ma grand-mère, qui souffrait aussi. Elle semblait ratatinée sur sa chaise. Il n'avait pas su la rendre heureuse. La vie semblait injuste. Quand s'arrêterait cette malédiction ? Il n'avait que moi, son petit-fils, et il s'inquiétait de ce que j'allais devenir. Ma mère venait de moins en moins souvent, et la dernière fois, elle était arrivée avec un jeune homme. « Mon Dieu, un beau-père pour notre Gilbert ! », avait-il aussitôt pensé. Quant à Caroline, qui était absente ce jour-là, il ne lui en avait pas parlé ; elle paraissait tellement fatiguée depuis tous ces malheurs.

Le soir, grand-père partait jouer aux cartes, et Caroline, épuisée, se couchait tôt.

Je restais seul avec ma cousine un peu plus âgée, qui me racontait ses premiers baisers avec un garçon du village. Je l'écoutais, intrigué. Au bout d'une heure, j'entendais Caroline chuchoter : « Va chercher grand-père, il doit certainement jouer aux cartes. Il est temps pour lui de rentrer. » En effet, je retrouvais grand-père assis à la table du bistro, en train de jouer à la belote. « Viens ici Gilbert, viens goûter ma bière. » Je trempais mes lèvres dans la mousse, mais ce goût amer ne me plaisait pas trop. La serveuse était jeune et belle, et mon grand-père devait aimer la regarder car elle lui souriait et plaisantait avec lui. Plus tard, je pensais souvent à ces instants un peu magiques, à cette odeur de bière et de tabac froid. Grand-père fumait la pipe.

J'avais obtenu les meilleures notes du canton au certificat d'études, et un voyage à Paris avait été offert aux meilleurs du classement. C'était un voyage très long en autobus. Subjugué, j'avais découvert la Tour Eiffel, l'Arc de Triomphe et bien d'autres monuments et musées.

Ma mère nous avait annoncé son remariage avec Bernard, le jeune homme qui l'avait accompagnée lors de sa dernière visite, que je n'aimais pas trop et que je trouvais moche. Elle nous l'apprit le jour de ma confirmation, qui avait lieu à la Pentecôte. Ma grand-mère avait cuisiné un bon repas, du pot-au-feu, avec toutes les petites salades possibles et un dessert extraordinaire, un vacherin glacé, préparé par le pâtissier du village voisin. Bernard, le fiancé de ma mère, se proposa d'aller le chercher vers 16 heures car il possédait une voiture. Ma mère semblait très heureuse, mais la pire était que j'allais habiter chez eux, dans la grande ville qu'est Strasbourg, à une cinquantaine de kilomètres du village de mes grands-parents. Je savais que je n'aimerais pas ça. La campagne et les forêts allaient me manquer sans aucun doute.

En attendant cette mauvaise année qui s'annonçait, je comptais profiter de cette visite à Paris et chahuter avec les filles qui me tournaient déjà autour. Je voyais bien que je plaisais. Elles me regardaient, me souriaient, chuchotaient entre elles et éclataient de rire bruyamment. Depuis la Tour Eiffel, je regardais ce Paris où je ne vivrais certainement jamais. Je pouvais apercevoir son fleuve, la Seine, qui se jetait dans la Manche. Je

connaissais tous ses confluent et rêvais de voir Le Havre où se finissait sa course.

Peu avant la fin de l'année scolaire, l'instituteur me questionna sur mon avenir : « As-tu bien envoyé le dossier d'inscription au collège à Strasbourg ? » Que lui répondre ? Je ne savais rien.

« Je l'ai donné à ma mère, lui répondis-je, je ne connais pas le résultat ni la suite sur une éventuelle rentrée de classe. »

M. Dahl, mon instituteur, parut mécontent et inquiet.

Moi, je ne m'inquiétais pas, car je voulais devenir footballeur. Puisque j'allais habiter dans cette grande ville, il y aurait une équipe en première division. Je me réjouissais d'entrer dans ce club, et ma mère était d'accord.

Au retour de Paris, je m'empressais de rappeler ce souhait à ma mère.

— Mais tu sais, il faudra convaincre Bernard. C'est lui qui devra te conduire.

Qu'avait-il à dire, celui-là ? Ça m'agaçait un peu de devoir demander cela à Bernard. Il n'était pas sportif, gros et lourd avec une tête en forme de ballon de rugby.